

## **Kamel Daoud dans le journal algérien *Liberté***

KAMEL DAOUD À TIZI OUZOU

“Je suis effaré par le retour de l’autoritarisme” Kamel Daoud.

Bien que sa conférence prévue à Bouzeguène ait été interdite par les autorités, Kamel Daoud était, hier, à Tizi Ouzou où la vente-dédicace de son nouveau livre, “Mes indépendances”, a eu lieu en présence d’une foule nombreuse à la librairie Multi-Livres Cheikh-Omar, du centre-ville.

En marge de cette rencontre avec son public, Kamel Daoud n’a pas hésité à accepter de réagir à l’interdiction de sa conférence prévue dans la même journée d’hier à l’invitation de l’association culturelle Tiewinin. “J’ai été surpris d’apprendre l’annulation de ma conférence. C’est quelque chose de désolant qu’on en arrive à interdire l’accès à un public. Je ne comprends pas le sens de cette mesure. Je ne suis pas traître à mon pays, je suis Algérien, je vais à la rencontre des Algériens pour signer des livres, je ne vois pas en quoi cela est dangereux. Interdire à un écrivain de parler c’est beaucoup plus tragique et beaucoup plus dangereux”, a-t-il réagi non sans ajouter : “Je suis effaré par le retour de l’autoritarisme. Je ne comprends pas pourquoi on essaye d’immobiliser totalement une société qui bouge. Nous ne sommes pas des tubes digestifs, nous sommes des citoyens, des gens qui réfléchissent, qui écrivent, d’autres gens qui protestent, et d’autres qui construisent. Mais immobiliser un peuple c’est le tuer.”

Tout en se réjouissant de rencontrer, dit-il, un lectorat qu’il ne connaissait pas, il a estimé que la meilleure récompense est de rencontrer. “Même lorsque les gens ne vous aiment pas ou ne sont pas d’accord avec vous, on se sent vivant lorsqu’on les rencontre. Ça me donne l’impression que je ne parle pas dans le vide, qu’avec des réactions positives ou négatives on se sent lu.”

Interrogé sur les polémiques que ses écrits ont soulevées, Kamel Daoud a considéré que c’est plutôt positif. “Cela veut dire que je ne laisse pas indifférent”, a-t-il répondu. “Faute de débat je préfère au moins supposer que je provoque la réflexion sur certains sujets. Pourquoi laisser certains champs de réflexion à autrui. Pourquoi il doit être interdit à l’intellectuel démocrate laïque de réfléchir, par exemple, sur la liberté, la sexualité et le corps. Est-ce que c’est de l’exclusivité religieuse ? Non ! J’ai le droit de le faire. Mais si ça provoque des polémiques c’est qu’il y a des résistances, et s’il y a des résistances c’est qu’il y a des tabous et du conservatisme, parce qu’il y a de l’immobilisme. Que je provoque des polémiques je le prends pour un compliment”, a-t-il expliqué affichant une véritable allergie à l’unanimité.

“Je ne pense pas posséder la vérité. J’essaye juste de participer à une réflexion qui aboutit à convaincre les gens qu’ils ne possèdent pas la vérité parce que dès que chacun croit posséder la vérité on finit par s’entre-tuer à la fin et on l’a fait d’ailleurs”, a-t-il soutenu considérant que “la maladie de l’Algérie c’est l’unanimité, c’est la pensée unique et la non-pensée unique”.

Samir LESLOUS

## ZABOR OU LES PSAUMES DE KAMEL DAOUD

Hymne à la vie ou l'anti-mort

Kamel Daoud récidive et surprend avec son dernier roman. Plongé dans l'univers spirituel avec ses questionnements. Zabor ou les Psaumes s'oppose au livre qui valide la mort. Il la sauve. Fabuleuse fable où l'auteur prend sa revanche.

Au commencement, il y avait "Lis", intimation pour la lecture d'un livre qui n'existait pas encore, relève Kamel Daoud dans Zbor ou les Psaumes. Paradoxe initial ? Il empruntera le chemin inverse dans la peau de Zabor : l'écriture. Exercice d'exorcisme du complexe identitaire. Le corps fragile, malade, envoyé vivre avec sa tante bigote et son grand-père muet, Zabor évolue dans le décor d'une ville située entre la forêt et le désert qu'il décrit dans le silence de la nuit, lieu de ses errances, autrement pour dompter le temps, la durée. La durée de vie de ses habitants quand pointe la mort du nez. Un don. Il a le don de prolonger la vie. De retarder la mort. D'où tous ces centenaires dans la ville. Coincé entre un père, hadj Brahim, qui semble détester l'enfance, la meute de ses demi-frères et l'ombre de sa mère qu'il n'a pas eu le temps de connaître parce que répudiée quand il avait deux ans, il vit reclus dans "la grotte rose", sa chambre "dans la maison d'en bas". C'est dans ce lieu qu'il écrit sur des cahiers des histoires, il raconte, lorsque quelqu'un de la ville est malade, après l'échec de la médecine ou de la religion à l'extirper de la mort. À la manière des Mille et Une Nuits, Zabor "réinvente" la vie par l'appropriation de la langue. Zabor ou les Psaumes se lit comme une fable en incessants va-et-vient entre la religion, les versets, et la littérature universelle. Tous ces livres qu'il a lus ou pas encore, auxquels il emprunte les titres pour donner la vie au mourant.

Écrit à la première personne, Zabor ou les Psaumes se lit comme un ton de chronique. On y retrouve d'ailleurs Kamel Daoud le chroniqueur. Ses prises de position notamment sur l'histoire et la religion.

Quand, la nuit, son verbe scrute les détails de toute la ville. Ses murs, ses maisons, ses ruelles, le cimetière français... Un inventaire qu'il refait au détail méticuleux. Zabor devient arpenteur avec le livre en bandoulière. Un autre livre, celui qui donne la vie. Par opposition au livre qui donne la mort.

Aussi, Zabor est-il appelé à apporter l'ultime preuve de son don. Il devra, sous l'escorte de la meute de ses demi-frères hargneux, aller à la maison d'en haut d'où il a été chassé pour soigner hadj Brahim, gisant dans son lit comme un cadavre. Trois heures et tu dégages ! Lui intime la horde avant de le laisser entrer dans la chambre. Un ultimatum pour une seule phrase qui ne risque pas de sauver le naguère opulent éleveur de moutons. Puis, cet amour épistolaire, à sens unique. Amour impossible. Elle est divorcée, a une fille, Zabor veut l'épouser pour la sauver. Il écrit aussi, mais des lettres qu'elle ne saura lire. Une autre transgression dans ce hameau où tout se sait. Il s'agit, là aussi, d'un moment d'intime solitude où Zabor pense à sa personne. Avec Zabor ou les Psaumes, l'auteur de Meursault contre enquête nous plonge dès

l'entame du roman dans un tourbillon de questionnements existentiels. Comme ces grains de sables qui s'insinuent sous la porte de Zabor plongé dans son écriture, les questions défilent. Religion, existence, vie, mort... Et le rapport entre elles. Peut-on sauver la vie avec un livre ? Affirmatif, répond Kamel Daoud. Et l'écriture, dont le style se rapproche beaucoup de la chronique pour lequel est connu Daoud, est nettement différente dans Zabor ou les Psaumes de celle de Meursault contre Enquête. Djilali B.

Kamel Daoud, Zabor ou les Psaumes, éditions Barzakh, 336 p. 2017, 1 000 DA.

La veille

## KAMEL DAOUD AU CAFÉ LITTÉRAIRE DE BÉJAÏA

“La littérature, c’est le témoignage de l’humanité, voire l’intimité du monde”  
“La littérature, c’est l’intimité du monde. Elle constitue le témoignage de l’humanité, voire la pierre tombale”, a-t-il dit.

Dans le cadre de sa tournée de promotion de son dernier roman, intitulé Zabor ou les psaumes, sorti le 22 août 2017, aux éditions Barzakh, le journaliste-écrivain Kamel Daoud était l’hôte, mercredi passé, du café littéraire de Béjaïa, tenu à la grande salle du Théâtre régional Abdelmalek-Bouguerrouh (TRB) de la même ville. Intervenant devant une assistance nombreuse, le conférencier a réussi à mener un débat à la fois fructueux et passionnant avec son public béjaoui. En effet, l’audace et la réflexion pertinente de ce talentueux écrivain n’ont pas manqué de susciter l’intérêt et la curiosité de son auditoire. “Écrire est la seule ruse efficace contre la mort. Les gens ont essayé la prière, les médicaments, la magie, les versets en boucle ou l’immobilité, mais je pense à être le seul à avoir trouvé la solution : écrire”, telle est l’explication donnée par l’auteur de Zabor ou les psaumes. Une explication qui résume parfaitement la trame de fond de son dernier roman, dans lequel il met en avant la révolte d’un orphelin, appelé Zabor, qui se découvre un pouvoir magique et surnaturel, celui de prolonger la vie des autres par le simple fait d’écrire ! Interrogé sur la nature du message qu’il voulait adresser à ses lecteurs, M. Daoud estime qu’“un livre ou un roman n’a pas qu’un message à transmettre, mais tout un monde vaste à découvrir”. Pour lui, “la littérature, c’est l’intimité du monde. Elle constitue le témoignage de l’humanité, voire la pierre tombale”. Peut-on dire que l’écriture est un contrepoids ?, lui demande un autre intervenant.

Et à l’orateur de répondre du tac au tac : “Oui, effectivement !”. Se voulant universaliste, ce jeune écrivain se dit être contre le collectivisme et l’individualisme qui rongent notre société. “Nous sommes face à la renaissance du conservatisme et de la monstruosité. Je le nomme néo-conservatisme”, déplore-t-il. Citant l’exemple de la gent féminine qui subit, chez nous, toutes les formes d’exactions et d’intimidations en silence, le conférencier martèlera : “Quand la femme n’est pas libre, l’homme devient prisonnier.” À une question sur la sacralité et les tabous qui gangrènent notre société, M. Daoud se contentera de répliquer, “c’est l’homme qui est sacré. La vie aussi. Tant que je suis vivant, j’ai le droit de réfléchir”. Selon lui, la religion est un choix et un droit, mais non pas une obligation qu’on doit imposer aux autres. Tandis que la liberté doit être placée au-dessus de la religion. S’agissant des menaces et intimidations que ne cessent de proférer ses détracteurs, notamment, à travers les réseaux sociaux, Kamel Daoud se montre imperturbable en qualifiant les auteurs de cette cabale de “minorité jacassante”. Pour preuve, explique-t-il, “là où je suis allé en Algérie, y compris dans les contrées les plus reculées, j’ai eu à remarquer quand même une certaine acceptation, à défaut d’une adhésion à ma vision des choses.

L'essentiel pour moi, c'est que je me crois honnête et responsable de ma vie. Dans la rue, ou ailleurs, je ne baisse pas mes yeux. Car, je n'ai tué personne !", a-t-il assuré. Téméraire, il réitère son engagement et sa détermination à continuer à défendre ses principes et ses convictions. Sa seule arme efficace, l'écriture. "J'écris pour mes petits enfants !", affirme-t-il, avant de paraphraser l'un de ses amis qui lui disait ceci "l'action crée la décantation". En réponse à un intervenant qui voulait savoir comment M. Daoud parvient à assumer les deux fonctions (journaliste et écrivain, ndlr), ce dernier répliquera "après 19 ans d'expérience dans le journalisme, en tant que chroniqueur, certes, il me semble difficile en pratique de cumuler les deux fonctions". Néanmoins, étant donné que les ressources émanant de la production littéraire, à elle seule, ne sauraient répondre aux besoins de sa famille, l'écrivain se voit contraint de continuer à exercer le métier de journaliste malgré lui. "En plus de mes besoins personnels, j'ai une famille à nourrir et des factures à payer !", fait-il remarquer. Enfin, le jeune écrivain lauréat du prestigieux prix littéraire Goncourt, estime que "le roman algérien existe et se porte très bien. Pour preuve, bon nombre d'auteurs et de jeunes talents ont réussi à faire parler d'eux, ici en Algérie et ailleurs, durant ces dernières années", soutient-il. Kamal Ouhnia

Encore la veille

KAMEL DAOUD, LORS DE LA DÉDICACE DE SON NOUVEAU ROMAN À TIZI OUZOU

“Mon livre est un hommage à la littérature et à la lecture”

L'écrivain Kamel Daoud.

C'était, encore une fois, face à la foule des grands jours que l'écrivain, devenu incontestablement célèbre, Kamel Daoud s'est retrouvé, avant-hier, jeudi, à Tizi Ouzou, à l'occasion de la vente-dédicace de son nouveau roman Zabor ou les psaumes.

La grande salle de l'hôtel Abzim, où la vente-dédicace a été organisée par la librairie Multi-livres Cheikh, a été, en effet, littéralement assiégée avant même l'arrivée de l'écrivain à 15h. Ce n'était qu'aux environs de 18h que l'auteur du célèbre Meursault... contre-enquête a pu souffler après ce remarquable engouement qui est toutefois, dit-il, loin de le surprendre. “Ça ne me surprend pas ! Ici à Tizi Ouzou, il y a des gens du livre, il y a des libraires, des lecteurs et une société civile qui bouge, donc ça ne me surprends pas, aussi bien pour moi que pour les autres écrivains”, a-t-il commenté non sans affirmer que “toutes les villes algériennes regorgent de lecteurs”.

C'est juste que, n'a-t-il pas manqué d'ajouter : “Il y a une économie du livre qui est défaillante. C'est-à-dire la circulation du livre avec les libraires qui ne sont pas nombreux et qui survivent difficilement”. Mais, pour l'ancien chroniqueur du Quotidien d'Oran, même dans le cas contraire, l'écrivain ne doit pas s'affranchir du contact direct avec ses lecteurs. “Les déplacements d'un écrivain aident à provoquer des vocations de lecteur aussi. L'écrivain, l'éditeur... Beaucoup de gens font dans la littérature militante, mais la littérature militante ce n'est pas seulement d'écrire des livres, c'est de toucher de près le lecteur, car nous avons besoin de revitaliser l'espace de la lecture en Algérie. Les gens ont besoin de voir leurs écrivains aussi, de les toucher, de leur parler et de leur poser des questions”, a-t-il expliqué non sans rendre hommage, dans le même sillage, à tous ceux qui se mobilisent contre l'interdiction des cafés-littéraires qui permettent ce contact direct. Interrogé sur l'objectif de son nouveau roman, Kamel Daoud répondra tout de go : “Mon livre est un hommage à la littérature et à la lecture.” “La lecture m'a sauvé, et j'aimerais participer à ce salut pour les autres aussi. J'aimerais faire des livres qui aideraient à relativiser leurs dogmes et leurs idées. À voyager sans se déplacer, à avoir plusieurs existences et s'enrichir. J'aimerais que le livre circule, que tous les livres circulent”, a-t-il encore expliqué tout en considérant que son roman est aussi “un hommage aux lecteurs.”

Quant au choix de son personnage biblique, l'auteur rétorque tout simplement que “cela fait partie de notre patrimoine et le patrimoine de l'humanité. Les personnages bibliques sont dans le Coran, dans la Bible... Je voulais lutter contre ce fatalisme qui dit que ça ne sert à rien d'écrire”.

Mais comme dans toute son œuvre, Kamel Daoud ne s'est empêché de bousculer les dogmes de notre société sans bien sûr se soucier de ce que cela pourrait provoquer comme réaction chez ses détracteurs, notamment

islamistes, qui s'effarouchent à chacune de ses sorties littéraires. "Vous me ramenez l'acte de propriété de l'islam, si quelqu'un a l'acte de propriété, et je vais me taire. Mais tant que c'est une religion qui appartient à tout le monde, j'ai le droit de penser, je le fais sans insulte et je le fais en exerçant ma liberté. Je n'ai jamais insulté, j'essaye de penser, j'ai rêvé que notre pays soit puissant, qu'il soit fort et que la pratique religieuse y soit un exercice de spiritualité et non pas un exercice pour empêcher les autres de dire", a-t-il asséné. Samir LESLOUS

Encore la veille

## KAMEL DAOUD EN FAIT SON CREDO

L'aliénation par l'écriture

Traduit dans une trentaine de pays, auteur de Meursault... contre-enquête, lauréat du prix Livre et Droits de l'Homme 2017, Kamel Daoud a toujours porté, sur l'Algérie, un diagnostic sans concession. Aujourd'hui, il persiste et... signe Zabor.

Alors que son deuxième roman Zabor ou les psaumes, paru aux éditions Barzakh (Algérie) et Actes Sud (France), est dans les bacs depuis lundi, le journaliste-chroniqueur et écrivain, Kamel Daoud, part à la rencontre de ses plus fidèles lecteurs. Il s'est arrêté, avant-hier, à Constantine, à l'occasion d'une vente-dédicace.

C'est le pari réussi, en tout cas, par Yassine Saïd Hannachi, éditeur et propriétaire de la librairie Média-Plus, et sans conteste, précurseur dans cette activité et qui s'est traduit par l'engouement friand d'un public amoureux du livre et de la bonne littérature.

Traduit dans une trentaine de pays, auteur de Meursault... contre-enquête, lauréat du prix Livre et Droits de l'Homme 2017, Kamel Daoud a toujours porté sur l'Algérie un diagnostic sans concession.

Aujourd'hui, il persiste et... signe Zabor. "Cet orphelin d'une mère répudiée, rejeté par son père, vivant avec une tante perdue dans ses rêves et un grand-père aphasique, qui se découvre le don prodigieux de pouvoir prolonger la vie des autres par le simple fait d'écrire. Ironie du sort, un soir, il est appelé au chevet de son père mourant..." À travers ce roman qu'il dit "une fable autant que confession", l'écrivain continue de se faire dénonciateur. «Ala men takra zaborek ya Daoud» (pour qui lis-tu tes psaumes, Ô David) ? C'est de ce vieux dicton arabe que Kamel Daoud "le provocateur" veut se libérer... car "écrire c'est se libérer", clame-t-il.

"Il y a une sorte de fatalisme dans la pensée des gens, je pense qu'il vaut mieux faire quelque chose et que cela ne serve à rien, que de ne rien faire du tout", se confie-t-il. Et de poursuivre : "Et Zabor, bien qu'elle soit fabulée, est une autobiographie. Je l'admets et le revendique." Autrement dit, pour Kamel Daoud, les Algériens ne sont pas condamnables au tragique. "Dans ce pays, il faut qu'on arrête de dire que tout est la faute du colonialisme ; il faut arrêter avec ce confort post-colonialiste et qu'on assume enfin nos responsabilités."

Le devoir de s'assumer et d'assurer pour se libérer

Beaucoup de choses ont été dites sur Kamel Daoud, sur ses œuvres un peu moins, sinon qu'on y trouvait la glorification du colonialisme, l'islamophobie, ce qui d'ailleurs lui a valu, une fatwa lancée par un dirigeant salafiste demandant au gouvernement de condamner l'écrivain et de l'exécuter pour le crime d'apostasie. "Je ne suis pas contre la religion, mais contre la religiosité, ce que nous musulmans on en fait et c'est pour cette seule raison que les



Occidentaux ont peur de nous”, se défend-il, avant de poursuivre : “Je n’ai jamais glorifié le colonialisme, il faut juste que dans ce pays on arrête de dire que tout est la faute de la France ; il faut arrêter avec le confort post-colonial et qu’on assume enfin nos responsabilités.”

Poursuivant dans sa diatribe, Kamel Daoud accuse : “L’état du pays n’est pas la faute à la France, c’est notre faute à nous. Aujourd’hui, nous n’avons aucun rapport de responsabilité vis-à-vis de ce que nous allons laisser à nos enfants. Élite, populations, travailleurs, il faut construire des souverainetés, des puissances économiques, de la gloire”, conclut-il en s’adressant, non pas aux Daoudophiles ou Daoudophobes, mais plutôt aux Daoudiens et Daoudiennes qui, faut-il le souligner, sont venus par dizaines de plusieurs wilayas de l’Est, à la rencontre, de l’auteur de ce qui va sûrement être l’œuvre littéraire de la rentrée. Lynda NACER